

## L'ÊTRE ET L'UNIVERS

par C. Frederick FARRELL, Jr.  
et Edith R. FARRELL (Morris)

“Je me suis allongé sur le sable des grèves”, dit Marguerite Yourcenar dans le premier vers de “Charités d’Alcippe”<sup>[1]</sup>. Plus de cinquante ans plus tard, c’est dans la dernière ligne d’*Un homme obscur*, que Nathanaël, couché dans du sable, “se cala comme pour dormir” (OR, p. 1014). Ce contact intime et spécifique avec l’univers non-humain n’est qu’un exemple sur des centaines qui prouve l’unité de l’œuvre de Yourcenar, surtout quand il s’agit du thème de l’universalité. Entre ces deux moments, c’est surtout au passage émouvant du commencement des *Archives du Nord* que nous pensons, celui où l’auteur a évoqué “[l]a longue ligne des dunes obliquant vers l’est <sup>[2]</sup>” ; ou à celui où Zénon s’endort, couché dans du sable : “Il dort sans rêves[...]”. Quand il se réveille il fait “couler entre ses doigts une poignée de sable. *Calculus*” (OR, p. 764) ; ou encore à celui où Nathanaël est couché à plat ventre dans du sable pour observer et rêver (OR, p. 999). Le sable est l’endroit “où l’usure du monde a d’arides douceurs” dans “Charités d’Alcippe” (CA, p. 7), mais, au moment des *Archives*, on trouve les dunes déjà “deshonorées [...] par les coquettes villas, les casinos lucratifs, [...] sans oublier les aménagements militaires, tout ce fatras qui dans dix mille ans ne se distinguera plus des débris organiques et inorganiques que la mer a lentement pulvérisés en sable” (EM, p. 954-55).

Comme on peut le constater d’après les passages cités ci-dessus, Marguerite Yourcenar cherche, dès ses premiers poèmes et jusqu’à son dernier roman à se mettre en contact et à nous mettre en contact avec l’univers et l’universel. Dans cette étude nous voudrions montrer quelques-uns des liens qui unissent le monde humain et le monde

---

[1] Écrit en 1929, publié dans *Les Charités d’Alcippe*, (CA) Paris, Gallimard, 1956 ; nouvelle édition, 1984. Ce poème est un des premiers si l’on excepte *Les Dieux ne sont pas morts* que Yourcenar n’a pas considéré comme partie intégrale de son œuvre.

[2] *Essais et Mémoires*, (EM) Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 954.

non-humain, ceux qui se forment ou devraient se former entre l'individu et le tout, même si ce dernier peut être "le vide" qui nous entoure. Nous allons comparer ces œuvres qui constituent les deux bouts du chemin "si long et si ardu" qui a mené Yourcenar du commencement à la fin de sa carrière d'artiste <sup>[3]</sup>.

Entre les deux nous trouverons aussi d'autres manifestations du désir de l'universalité. Nous verrons des êtres humains qui se considèrent comme des parties, infimes peut-être, mais des parties intégrales de l'univers où ils vivent. Nous tâcherons de montrer que cette solidarité avec tout l'univers a été une des grandes préoccupations de Marguerite Yourcenar.

Parmi les exemples dont on pourrait se servir pour illustrer les rapports avec l'univers non-humain ressentis par l'auteur des *Charités* et celui d'*Un homme obscur*, citons les émotions que l'auteur et ses personnages ont en commun avec le reste de l'univers. Le bonheur du poète est partagé par "l'oiseau / Et par l'eau que le chien lappe" (CA, p. 19). D'une façon même plus généralisée, Ariane soutient ce sentiment quand elle se dit immortelle, "un privilège qu'[elle] partage avec chaque atome. Ariane, sœur du feu, fille de l'air et du rocher..."<sup>[4]</sup>. La dernière partie de la phrase doit nous rappeler les "Vers orphiques" : "Je suis fils de la terre noire, / Mais aussi du ciel étoilé" (CA, p. 17), un sentiment que Yourcenar souligne encore dans *Archives du Nord* : "nous sommes tous faits de la même matière que les astres" (EM, p. 1162).

Mais les exemples qui sont, peut-être, les plus évidents concernent la violence. "J'ai perdu le sang tiède où mes mains s'ensanglantent / Mes terreurs de ramiers font mes plaisirs d'autours" (CA, p. 2). Comme le poète, "Nathanaël se sentait partagé entre la joie de l'oiseau happant enfin de quoi subsister et le supplice du poisson englouti vivant" (OR, p. 1000). Entre les deux, on ne peut pas manquer de penser au poème d'Hortense Flexner<sup>[5]</sup>, traduit par son amie, qui décrit plus à la longue le supplice d'un poisson pris à la ligne par l'homme et dont l'image a pu servir à rappeler à Yourcenar ses pensées de jeunesse à ce propos.

[3] ROSBO, Patrick de, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 168.

[4] *Théâtre II*, Paris, Gallimard, 1971, p. 226.

[5] "Agonie", *Présentation critique d'Hortense Flexner suivie d'un choix de poèmes*, Paris, Gallimard, 1969, p. 39.